"FEUILLETON DU BULLETIN DE LA FERME"

LOIN DES ORAGES

par PAULIN COMTAT

Publication autorisée par la Bonne Presse, Paris.

6

Lagnel connaissait l'habitation mieux encore que son maître; récemment il avait dirigé des travaux de réparation dans les charpentes, et il n'ignorait aucun détour de la vieille demeure. Il avait, dès sa sortie du salon, gagné l'escalier de service et s'était refugié dans les greniers. Là,dans la forêt de poutres qui soutenaient la toiture, il se sentit en sûreté. Il gravit avec agilité une échelle de cordes qui permettait d'accéder à une lucarne à tabatière. Il attira vers lui cette échelle et la dissimula sur un arbalétrier, puis, longeant les maîtresses pièces des fermes, il s'allongea, dans un angle obscur du bâtiment, sur une large moise qui le dissimula tout entier; alors, bien certain que nul ne viendrait le découvrir, il attendit.

Les quatre soldats couraient dans la maison. Les voûtes sonores résonnaient du bruit de leurs bottes et de leurs éclats de voix. Ils frappaient de grands coups pour sonder les murs et les planchers dans l'espoir d'y trouver des cachettes.

Benoît entendait tout et n'osait bouger.

Au bout de longues heures le bruit des pas s'éloigna; Lagnel crut comprendre que les soldats se retiraient, et il se demanda ce qu'il fallait faire.

Redescendre trouver ses maîtres? Il en eut d'abord l'idée, puis il se ravisa. Sans doute, il serait momentanément en sûreté près d'eux, mais qu'arriverait-il si demain l'ordre que réclamait le bailli pour l'arrêter était envoyé par le lieutenant? Cet officier, d'ailleurs, avait produit sur Benoît une impression singulière de volonté et de décision, aussi pouvait-on supposer qu'il poursuivrait impitoyablement jusqu'au bout la recherche de cette preuve.

Benoît réfléchit alors qu'il eût peut-être mieux valu ne pas fausser compagnie au détachement chargé de l'arrêter; cela lui eût permis plus facilement de se disculper. Mais il ne s'attarda pas à de vains regrets; le mal était fait; il était trop tard pour changer d'attitude.

Ensuite, il pensa que, peut-être, tous les soldats n'étaient pas repartis et que l'un d'eux avait pu, seul, aller rejoindre le lieutenant pour lui demander l'ordre réclamé par le bailli, tandis que les autres resteraient en sentinelles aux abords du manoir pour tâcher de s'emparer de lui. Cette idée semblait d'autant plus naturelle que le sous-officier, craignant pour ses galons et connaissant la sévérité de M. de Bonaparte, devait tenter l'impossible pour ne pas reparaître devant lui sans avoir exécuté ses ordres.

Aussi Benoît resta-t-il longtemps dans sa cachette, et bien lui en prit, car, à diverses reprises, il entendit encore des pas dans le grenier. Un soldat revint même une fois explorer les combles. Ainsi donc, Benoît avait prévu juste: il était toujours guetté.

Alors, il prit la résolution de fuir. Il attendit la nuit, se glissa vers la lucarne de la toiture et finit par l'ouvrir sans bruit. Une fois sur le toit, il atteignit une gouttière et se mit en devoir de descendre le long de l'arête d'un mur. Sans encombre, il arriva jusqu'au sol, retira ses bottes pour marcher sans bruit et s'éloigna sur les pelouses en se défilant le plus possible derrière les massifs d'arbustes. Une porte isolée dans le mur de clôture s'ouvrait sur les champs. Il en avait la clé sur lui; il la franchit et referma soigneusement pour ne pas signaler son passage.

Alors, Benoît respira longuement, pensant bien qu'il était hors d'atteinte. Il résolut de se réfugier dans la montagne qu'il connaissait à fond et où il serait en sûreté. Les forêts, les ravins rocailleux, les rochers abrupts n'avaient pas de secrets pour lui, et il les aimait d'un amour presque mystique; il était jeune et plein d'endurance. Il se mit en route et marcha longtemps, pendant toute la nuit et tout le jour. Quand le crépuscule le surprit, il se trouvait dans le site le plus sauvage, le plus perdu, le plus inabordable de cette région montagneuse. C'est là qu'il décida d'attendre les événements.

CHAPITRE VI

Cependant les événements formidables qui allaient secouer la France s'annonçaient sans que nul pût encore supposer quels bouleversements en résulteraient. Malgré la profondeur de la retraite où vivaient les Rochechinard, les premières rumeurs du grand mouvement populaire arrivèrent jusqu'à eux et parvinrent même dans les villages les plus reculés de la montagne.

Une ordonnance royale vint annoncer l'assemblée prochaine des États généraux. Des réunions s'organisèrent; on nomma des délégués pour rédiger les cahiers où furent consignés les vœux des trois ordres. Il y eut, d'un bout à l'autre de la France, une agitation qui ne fut nulle part aussi vive qu'en Dauphiné. Les montagnards qui avaient, pour la plupart, rarement quitté les hauts plateaux alpestres, descendirent fréquemment dans les villages de la vallée; ils en revenaient la tête échauffée, l'esprit surexcité.

Au milieu de l'agitation générale, le comte demeurait, en apparence, impassible et hautain. Mais, depuis la disparition de Benoît dont on n'avait jamais plus eu de nouvelles, son humeur s'était aigrie, et les événements qui se succédaient ne contribuaient pas à le calmer; aussi éconduisait-il volontiers ceux qui venaient lui demander conseil au sujet de la prochaine assemblée.

—Je me demande ce que veut le peuple et pourquoi il réclame, disait-il; nos paysans n'ont-ils pas un travail assuré qui garantit le pain qu'ils mangent?

M. de Rochechinard raisonnait en parfait égoïste; il vivait modestement, mais sans gêne, du produit de ses terres sans soupçonner la grande détresse du peuple. Sans doute, il y avait du travail pour tous, mais il y avait aussi les impôts de plus en plus lourds, l'autorité souvent impitoyable ou dédaigneuse des nobles, et l'impossibilité de s'en affranchir.

Par bonheur, Lucile était là; sa grâce et sa bonté la mettaient au niveau du plus humble. Elle entreprit d'expliquer aux rudes montagnards qu'ils auraient à nommer des délégués, et que ces délégués porteraient leurs vœux à l'assemblée qui se préparait à Vizille. Le comte de Rochechinard devait y représenter la noblesse, le curé de Saint-Nazaire, le clergé, et Jouquet y fut envoyé par le Tiers État.

Par un beau matin de juillet 1788, ils partirent au trot de leurs robustes montures.

Quelque temps après, le comte revint, l'air sombre et soucieux. Devant sa fille, dès son arrivée, il laissa déborder les sentiments d'une colère longtemps contenue et d'une indignation véhémente:

—Calmez-vous, mon père, disait Lucile; j'ai peur pour votre santé, en vous voyant dans cet état!

—Me calmer! quand il se passe des événements qui devraient faire bouillir ton sang! Mais tu ne comprends donc pas?.....

—Mais si, mon père, je comprends bien; il faut bien que la situation soit grave pour que vous soyez si mécontent!

—Tu ne peux t'en faire une idée! répondit le comte en marchant avec l'irritation d'un fauve en cage. Le peuple veut s'affranchir, il veut tout réformer, tout révolutionner! Et nous, nous tolérerions cela! Et toi, tu n'es pas éloignée, sans doute, de trouver cela naturel! Mais, si nous les laissions faire, ces manants en remontreraient même à S. M. Louis XVI! Foi de Rochechinard, il n'en sera pas ainsi, tu peux me croire!

Et le comte, exaspéré chaque jour davantage, vécut désormais dans une humeur plus chagrine encore que jadis.

En imagination, il assistait à des discussions, à des batailles où le peuple vaincu venait implorer grâce, et d'où le roi et la noblesse, magnifiques dans leur victoire, sortaient avec une auréole plus fière et plus prestigieuse que jamais.

CHAPITRE VII

Au milieu de l'orage révolutionnaire qui s'étendait sur la France, la fuite et l'arrestation de la famille royale à Varennes creusa comme un abîme insondable entre le peuple et la monarchie. Le Tiers Etat comprit qu'il était le maître, puisque le souverain tremblait et voulait fuir. Devant l'imminence du péril, bien des nobles, à l'exemple du roi, résolurent de passer la frontière et beaucoup réussirent dans leur tentative. Le comte de Rochechinard refusa d'abord de les imiter:

—Ce serait déchoir, disait-il à Lucile, que de capituler ainsi devant la canaille.

Il se considérait d'ailleurs comme en sûreté parmi ces populations qui jusqu'alors avaient été paisibles et qui avaient toujours eu du respect pour lui. Lucile ne cessait de prodiguer ses soins aux malheureux et aux malades, aussi, la plupart des habitants de Saint-Martin avaient-ils pour elle un sentiment de vénération que les doctrines révolutionnaires, malgré leurs progrès dans le pays, n'arrivaient pas à atténuer. Vis-à-vis de cette belle jeune fille, les haines s'apaisaient et chacun la regardait avec le même attendrissement que lui témoignait, à son passage, le malheureux Antoine, le fils idiot du père Jouquet.

Le pauvre garçon, depuis son accident qu'avait soigné Mlle de Rochechinard lors du passage des artilleurs, avait voué à la jeune fille une reconnaissance que son esprit débile ne manquait pas une occasion de manifester. Son œil terne, fixe et sans expression, s'animait quand il la voyait passer; il sortait de sa torpeur habituelle et semblait vouloir concentrer dans son attitude le peu d'intelligence que laissait deviner son corps difforme. Le coup de pied de cheval qu'il avait reçu l'avait rendu bolteux; son visage était ridé comme celui d'un vieillard; quand il voulait parler, il n'émettait que des sons inarticulés. Tout le jour, il demeurait assis sur un banc, devant la maison du père Jouquet, saluant chaque passant de son rire aigrelet et lamentable. Les enfants se moquaient de lui, les jeunes filles se sauvaient en criant, les hommes lui jetaient un quolibet ou une injure. Seule, Lucile s'approchait, lui donnait une bonne parole, et le considérait avec un regard de compassion; puis,

(à suivre)

Au Lecteur

Ce feuilleton peut être lu par tous les membres de la famille. Il est absolument irréprochable. Dire qu'il nous vient de la Bonne Presse de Paris, suffit. Ceux de nos lecteurs qui désireraient prendre un abonnement à ces romans maintenant bimensuels, n'ont qu'à envoyer 24 francs à "La Bonne Presse", 5 rue Bayard, Paris. Au cours du jour, cela ne représente que quelques sous. Et ils recevront deux romans tous les mois pendant un an.

Pour faire des *Muffins* aussi bons que ceux-ci... Il vous faut des Raisins *aussi bons que ceux-ci*

La vignette de la fillette Sun-Maid identifie, par tout l'univers, des produits alimentaires de haute qualité.

Demandez le nouveau livre de délicieuses recettes, intitulé "New Interest in Simple Menus". Il est gratis et vous y trouverez des suggestions fascinantes. Les Muffins illustrés ci-contre furent faits avec une de ces recettes. Envoyez une note ou une carte-postale à la Sun-Maid Raisin Growers Association, Fresno, California.

LES cuisiniers modernes et les mères de famille savent que les raisins qui ajoutent tant aux gâteaux, muffins, desserts, etc., ne peuvent être simplement "des raisins".

Car leur emploi a un double but: ajouter un ingrédient tentant et faire une nourriture dispensatrice d'énergie. Et c'est pourquoi il est doublement important en cuisine d'avoir la meilleure qualité de Sun-Maid.

Il y a deux sortes de Sun-Maid favoris, toutes les deux préparées par des procédés exclusifs et secrets qui mettent ces raisins dans une classe à part.

Les raisins Sun-Maid Nectars sont tendres, pleins de jus, sans pépins. Vous remarquerez tout de suite leur grosseur et leur saveur. Ils sont idéals pour gâteaux, muffins, puddings, desserts,—et spécialement comme collation saine entre les repas pour les enfants.

Les Sun-Maid Puffed sont gros, forts en chair, Muscats avec pépins. Et pas collants: car les procédés secrets de culture des Sun-Maid gardent tout le jus et toute la saveur en dedans. Aussi sont-ils prêts à être employés aussitôt la boîte ouverte. Idéals pour gâteaux, pain aux noix, pain aux raisins, pouding aux raisins, et autres friandises. Ces raisins supérieurs sont cultivés, empaquetés et vendus en coopération exclusivement par les milliers de vignerons de la Californie. Ensemble ils mettent sur le marché leurs meilleurs raisins sous la fameuse marque de la fillette Sun-Maid. Elle est votre garantie que seulement des raisins de la meilleure qualité, soigneusement choisis et traités, sont empaquetés avec cette marque.

L'étiquette Sun-Maid vous assure la plus haute qualité dans ces produits.

RAISINS SUN-MAID